

# BLOODY MONDAY

## “On n’était pas une équipe”

mardi 16 octobre 2012 - Simon Meier



Dans ce deuxième volet, Christophe Bonvin dit qu’il aime les gens mais n’exclut pas de devenir ermite. Il aborde une île déserte, sa femme (encore) et ses deux très rudes années servettiennes.

**Bloody Monday: Dans le premier volet de cet entretien, vous évoquiez votre côté bileux. Quels sont vos grands doutes existentiels?**

**Christophe Bonvin:** Déjà, on n’est là pour pas longtemps, rien ne nous appartient et il faut essayer d’avancer un tout petit peu dans la vie. Moi, j’ai la chance d’avancer à deux et c’est extraordinaire. On a le droit de ne pas se marier – ma tante, qui ne l’est pas, est très épanouie. Pour moi, l’important, quand je vois quelqu’un, c’est de me dire qu’il a passé un bon moment avec moi. C’est très prétentieux, hein... Mais je pense que ce sont des petites choses qui jalonnent ma raison de vivre. J’aime bien les gens. Après, plus j’avance plus je me referme un petit peu. J’ai de plus en plus besoin d’être avec ma femme et mes enfants, ne rien foutre, boire un coup de rouge ou me laisser baigner par le soleil. Il y a des moments où j’ai besoin de couper, de ne voir plus personne sinon ma famille. Il faut beaucoup d’énergie pour pouvoir donner

aux gens. Alors peut-être qu'un jour, je ne ferai plus que l'essentiel, c'est à dire rien. Je n'exclus pas de finir ermite.

**- Dans quelle grotte vous établiriez-vous?**

- L'endroit où je me sens le mieux, et ça tombe bien parce que j'y habite, c'est le chalet à Ovronnaz. Là, on a la chance d'avoir un bout de pelouse qui ne donne sur rien, avec la montagne en face. Il n'y a pas de constructions, rien, à moins de se pencher vraiment sur la droite.

**- Et sur une île déserte, vous emporteriez un ballon de foot, un grand cru ou un beau bouquin?**

- Ma femme. Si demain elle se tire d'un coup, là je suis dans la merde... Je ne suis pas trop inquiet, mais on sait comment ça va dans la vie. Je crois, finalement, qu'elle ne me trouve pas trop vilain. Ma femme, il n'y a pas de mots pour en parler. C'est mon équilibre, j'en ai tellement besoin. Quand je suis avec elle, je suis bien, simplement. Les fois où je suis un petit peu moins bien, juste la voir... Et je ne me permettrais pas de dire ça si ce n'était pas vrai.

**- Après le foot, comment remplace-t-on cette fameuse adrénaline?**

- J'ai réussi très facilement à retrouver tout ça dans la «vraie vie». Je participe de temps en temps à des réunions sur la reconversion des sportifs professionnels. Pour certains, c'est horriblement difficile, pour d'autres un peu plus facile, et puis il y a ceux qui ne s'en sortent jamais. Il faut tourner la page. Ce sont quinze, voire plutôt vingt ans de ta vie parce que quand tu aspiras à devenir pro, tu es dedans vers 12, 13 ou 14 ans. Et là, quand on te dit de penser à ta reconversion, tu t'en fous pas mal. Moi j'ai fait l'École de commerce, et puis plus rien pendant quinze ans... A quoi m'a-t-elle servi?

**- A rien?**

- Quand même pas. J'ai appris à taper à la machine et à structurer un tout petit peu les choses. Mais ça n'a pas modifié le cours de ma vie. Après, c'est vrai, il faut sortir de cette dépendance physiologique et psychologique, même si en Suisse on n'est pas des grandes stars. Plus tu touches le sommet, plus c'est dur à gérer après. Moi, je l'ai frôlé, même si je ne suis pas allé à l'étranger comme un Chapuisat ou un Henchoz. L'important, de toute façon, c'est l'éducation. Mon père a bossé pendant trente ans, ma mère travaillait, mes deux grands frères aussi. Mes parents m'ont toujours soutenu, ils étaient contents pour moi, point. Ni eux ni mes amis n'ont joué au foot par procuration. Quand j'allais grimper avec mes potes, ils se foutaient de ma gueule: «T'es bon au foot, toi, mais t'es nul à la grimpe!» J'ai vite relativisé les choses grâce à mes parents, mes amis et puis ma femme. Pour ma carrière, elle disait: «Ouais c'est super, mais si tu peux t'occuper des enfants, c'est bien aussi.» Aujourd'hui, les trois ont entre 18 et 22 ans. C'était bonnard de les avoir pendant ma carrière de joueur. J'avais du temps, c'était un luxe: foot, récupération, enfants. Point barre. De toute façon, j'avais besoin de beaucoup de sommeil et je n'étais pas assez intelligent pour faire autre chose. C'était vraiment un luxe extraordinaire. La première avait 10 ans quand ma femme a recommencé à travailler. Quant à ma reconversion, elle a été facile. Je prenais mon métier de footballeur très à coeur, j'étais à fond dedans. Mais moi, je ne me suis jamais pris au sérieux.

**- Comment avez-vous vécu cette expérience genevoise en demi-teinte entre 1988 et 1990?**

- J'ai assez bien aimé la ville, la vie, sortir au resto, aller voir des expos avec ma femme. Mais sportivement, c'étaient les deux années les plus dures. J'y suis arrivé un peu blessé, j'aurais dû me faire opérer... Servette était encore un grand club, mais c'était difficile à l'interne. J'ai fini avec un ulcère à l'estomac, j'étais vraiment pas bien. Les gens ne savaient pas, ils n'ont même pas remarqué, mais j'étais peiné de ne pas être bon – d'ailleurs, l'équipe n'était pas bonne non plus. Elle ne tournait pas et moi, je courais un peu partout. La deuxième année, on a une équipe qui doit être championne et on fait le tour contre la relégation. Kubi [Türkyilmaz], qui est un gars que j'adore, râlait en disant qu'il n'allait pas courir pour ces mecs-là. Et puis il en plantait un de temps en temps. Il y avait Rummenigge, Fargeon, Favre... Mais on n'était pas solidaires. On n'était pas une équipe, il n'y avait rien, que des individualités, mais quand même pas assez fortes pour faire la différence toutes seules. C'était dur parce que je prenais sur moi. J'avais 23 ans et j'avais coûté 420 000 francs, ce qui était à l'époque le plus haut transfert en Ligue nationale A, derrière celui de Heinz Hermann à 560 000.

**- Ça devait être lourd à porter, non?**

- Oui, sans doute, en tout cas au début. Surtout, malgré cette pubalgie, je me disais qu'il fallait absolument que je joue. J'étais chagriné, les supporters pensaient que j'étais juste un con venu pour gagner de l'argent.

**- C'était combien par mois?**

- Pas beaucoup.

**- Un jeune international au Servette, ça devait prendre 30 000 à l'époque, non?**

- Un Rummenigge avait 70 ou 80 000, en tout cas c'est ce qu'on entendait. Mais moi, j'avais la moitié du chiffre que vous venez d'évoquer. Il y avait des joueurs comme Besnard ou Cacciapaglia, un peu les âmes du club, qui gagnaient moins que moi. J'étais international mais je n'avais pas de manager, par philosophie. Max [Urscheler] a essayé une fois ou deux, mais sans trop insister. J'estimais que j'étais assez grand. Pour négocier, j'y allais avec mes frangins, qui s'en foutaient complètement. Mais ils trouvaient sympa d'être là. Je gagnais bien ma vie avec 15 000 balles, mais à Genève, avec le prix de l'appartement, tu les as vite dépensés. J'ai pu en mettre un peu de côté parce que je n'avais aucun goût de luxe. Les bagnoles, je m'en tape le coquillard. Les habits, je trouve bien qu'ils soient propres. Les femmes, j'avais trouvé la mienne. Et pour le voyage de noces, on était partis en sac à dos avec Eric Pédat et sa copine de l'époque.

(Photo DR)